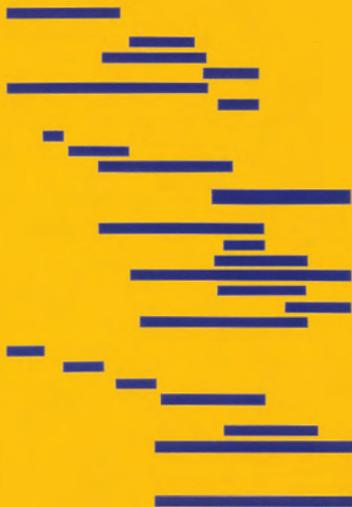


Charles Taylor



L'ANIMAL LANGAGE

La compétence
linguistique humaine

Essai



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

L'ANIMAL LANGAGE

DU MÊME AUTEUR
EN LANGUE FRANÇAISE

Grandeur et misère de la modernité, traduction de Charlotte Melançon, Bellarmin, 1992 ; Éditions du Cerf, 1994 (sous le titre *Le Malaise de la modernité*).

Rapprocher les solitudes. Écrits sur le fédéralisme et le nationalisme au Canada, traduction d'Hélène Gagnon, Presses de l'Université Laval, 1992.

Multiculturalisme. Différence et démocratie, traduction de Denis-Armand Canal, Aubier, 1994 ; Flammarion, coll. « Champs », 1997.

La Liberté des modernes. Essais choisis, traduction de Philippe de Lara, Presses universitaires de France, 1997.

Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne, traduction de Charlotte Melançon, Boréal et Seuil, 1998 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2003.

Hegel et la société moderne, traduction de Pierre R. Desrosiers, Presses de l'Université Laval et Éditions du Cerf, 1998.

La Diversité de l'expérience religieuse aujourd'hui. William James revisité, traduction de Jean-Antonin Billard, Bellarmin, 2003.

Laïcité et liberté de conscience (avec Jocelyn Maclure), Boréal, 2010.

L'Âge séculier, traduction de Patrick Savidan, Boréal, 2011.

Charles Taylor

L'ANIMAL LANGAGE

La compétence linguistique humaine

traduit de l'anglais (Canada) par Nicolas Calvé

Boréal

© Président et boursiers du Collège Harvard 2016

© Les Éditions du Boréal 2019 pour la traduction en langue française en Amérique du Nord

Publié avec l'accord de l'éditeur Harvard University Press.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2016 par Belknap Press (Harvard University Press) sous le titre *The Language Animal: The Full Shape of the Human Linguistic Capacity*.

Diffusion au Canada : Dimedia

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et de Bibliothèque et Archives Canada*

Titre : L'animal langage : la compétence linguistique humaine / Charles Taylor ;
traduction, Nicolas Calvé.

Autres titres : Language animal. Français

Noms : Taylor, Charles, 1931- auteur.

Description : Traduction de : The language animal. | Comprend des références bibliographiques
et un index.

Identifiants : Canadiana 20190011793 | ISBN 9782764625613

Vedettes-matière : RVM : Langage et langues—Philosophie. | RVM : Linguistique—Philosophie.
| RVM : Cognition.

Classification : LCC P107 T3914 2019 | CDD 401—dc23

ISBN PAPIER 978-2-7646-2561-3

ISBN PDF 978-2-7646-3561-2

ISBN EPUB 978-2-7646-4561-1

*À mes petits-enfants
Francis et Annik
Alba et Simone
Sabah et David*

Avant-propos

Ce livre porte sur la compétence linguistique de l'être humain. J'y tente de montrer qu'elle est plus multiforme qu'on le croit généralement, à savoir qu'elle inclut des aptitudes à créer du sens qui vont bien au-delà de l'encodage et de la communication d'information, trop souvent considérés comme sa principale fonction.

Je m'inspire de réflexions sur le langage menées en Allemagne dans les années 1790 alors que le romantisme florissait. Les principaux théoriciens auxquels je fais appel sont Hamann, Herder et Humboldt, d'où le nom que je donne à la théorie qu'ils m'ont inspirée : « HHH ».

Cette perspective s'oppose à celle des grands penseurs rationalistes et empiristes des débuts de l'ère moderne, lesquels sont également à l'origine des théories épistémologiques apparues dans le sillage des travaux de Descartes (bien que certaines d'entre elles les critiquent en partie). Les principaux représentants de cette tradition cités ici sont Hobbes, Locke et Condillac, d'où le sigle « HLC » par lequel je désigne leur conception du langage.

Cette conception est jugée très simpliste par les penseurs des ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles, marqués par l'influence de Saussure, de Frege et, jusqu'à un certain point, de Humboldt. Néanmoins, certains de ses postulats fondamentaux ont survécu dans la philosophie analytique post-frégeenne et certains courants des sciences cognitives.

C'est pourquoi un aspect important de ce livre consiste à réfuter ce qui subsiste de la théorie HLC en formulant des idées fondées sur la théorie HHH. Cet exercice m'a permis d'élaborer une conception que

j'espère beaucoup plus satisfaisante, donc composite (quoique moins ordonnée), de ce qu'est la capacité linguistique humaine.

Au départ, j'avais l'intention de faire suivre cet approfondissement de la théorie romantique du langage par une étude de divers courants de la poésie postromantique, qui selon moi sont étroitement liés à celle-ci. J'ai entrepris cette recherche au tournant des années 1990, mais, après l'avoir interrompue à maintes reprises, je n'en ai terminé que la première partie, à laquelle se sont ajoutées quelques études qui pourraient servir de base à la seconde.

J'ai donc décidé de publier ce livre sur la compétence linguistique avant de poursuivre mes travaux sur les postromantiques en vue de mener à terme (je l'espère) la seconde partie, qui prendrait la forme d'une étude complémentaire à celle-ci. Dans ces pages, je mentionne par endroits ce que pourrait contenir la seconde partie, qui, je le souhaite, sera tout de même assez intéressante en soi pour justifier sa publication en tant qu'ouvrage distinct.

Des discussions menées avec de nombreux penseurs m'ont beaucoup apporté. J'ai ici en tête le réseau du Centre for Transcultural Studies et en particulier Akeel Bilgrami, Craig Calhoun, Dilip Gaonkar, Sean Kelly, Benjamin Lee et Michael Warner.

Je tiens aussi à remercier Muhammad Velji pour son aide précieuse à la préparation du manuscrit et pour la mise au jour de lacunes à corriger, notamment en ce qui a trait aux traductions anglaises des citations en langues étrangères, sans parler d'autres améliorations.

PREMIÈRE PARTIE

LA DIMENSION CONSTITUTIVE
DU LANGAGE

CHAPITRE 1

Les conceptions dénotative et constitutive du langage

1

Qu'est-ce que le langage ? Cette question remonte à l'aube de la tradition intellectuelle occidentale. En quoi peut-on associer le langage aux autres signes ? Aux signes en général ? Les signes linguistiques sont-ils arbitraires ou fondés ? Qu'ont de particulier les signes et les mots lorsqu'ils ont une signification ? Voilà de très vieilles questions. Si le langage est un objet de la philosophie occidentale depuis belle lurette, il n'a pas toujours suscité le même intérêt. Dans l'Antiquité, par exemple, on ne le considérait pas comme une question fondamentale. C'est au XVII^e siècle, dans la foulée des travaux de Hobbes et de Locke, que les philosophes ont commencé à l'étudier de plus près. Au XX^e siècle, il est pour ainsi dire devenu une obsession, alors que tous les grands philosophes ont élaboré leur théorie du langage : Heidegger, Wittgenstein, Davidson, Derrida et les « déconstructivistes » de tout acabit l'ont placé au cœur de leur réflexion.

Dans ce qu'on peut appeler la modernité, soit à partir du XVII^e siècle, les philosophes ont alimenté un débat incessant sur la nature du langage, les uns contestant les positions des autres ou s'en inspirant. On peut y jeter un éclairage en classant toutes ces théories en deux grandes catégories. La première regroupe celles que je qualifie d'« encadrantes ». Ces théories cherchent à expliquer le langage en l'inscrivant dans une

conception de la vie, du comportement, des finalités ou des facultés mentales de l'être humain qui est définie et exposée sans égard au langage. Celui-ci apparaît à l'intérieur d'un cadre (qui, nous le verrons, peut être conçu de diverses façons) et y remplit certaines fonctions, mais le cadre précède le langage, ou peut du moins être envisagé indépendamment de celui-ci.

La seconde famille comprend les théories que je qualifie de « constitutives ». Comme leur nom le laisse entendre, elles sont l'antithèse des théories encadrantes. Selon elles, le langage rend possibles de nouvelles finalités, de nouveaux répertoires comportementaux et de nouvelles significations, si bien qu'on ne pourrait l'appréhender à partir d'une conception de la vie humaine conçue sans lui.

Ce sont là les termes d'un profond antagonisme entre deux écoles de pensée. Il s'avère que celles-ci s'opposent l'une à l'autre sur d'autres grandes questions et qu'on peut les mettre en contraste relativement à d'autres dimensions. C'est pourquoi il arrive qu'on les désigne respectivement sous les vocables de « dénotative-instrumentale » et de « constitutive-expressive ». En outre, elles vont jusqu'à se distinguer l'une de l'autre en ce qui a trait aux contours et aux limites mêmes de ce qu'elles tentent d'expliquer, à savoir le langage, de même qu'à la valeur qu'elles accordent aux modes d'explication atomiste et holistique. Elles s'inscrivent en fait dans des conceptions très différentes de la vie humaine. Mais parce qu'il faut bien s'engager dans le labyrinthe par quelque porte, je vais commencer par traiter du contraste entre les conceptions encadrante et constitutive du langage avant d'aborder peu à peu les autres dimensions de la controverse.

2

La théorie encadrante classique dont l'influence a été la plus grande rassemble des idées élaborées par Locke à partir de celles de Hobbes, puis par Condillac¹. En résumé, les théories de type « Hobbes-Locke-

1. J'en ai traité dans un article intitulé « Language and Human Nature ». Voir

Condillac » (HLC) cherchent à expliquer le langage dans les limites de l'épistémologie de la représentation dont Descartes a établi la prédominance. Dans l'esprit se trouvent des « idées », fragments pour la plupart « externes » d'une représentation supposée de la réalité. L'acquisition du savoir consiste à faire en sorte que la représentation corresponde à la réalité. Nous ne pouvons espérer y parvenir qu'en élaborant nos idées selon une procédure rationnelle. Nos conceptions des choses sont construites ; elles sont le résultat d'une synthèse. L'enjeu consiste à obtenir une construction fiable et sensée plutôt que complaisante, bâclée et trompeuse.

Le langage joue un rôle déterminant dans cette construction. C'est de leur association aux choses représentées par les « idées » que les mots tirent leur signification. L'introduction de mots facilite grandement la combinaison des idées en une image fiable. On peut interpréter cette facilitation de diverses façons. Pour Hobbes et Locke, les mots permettent de classer les choses, ce qui rend possible une synthèse à grande échelle, tandis que l'intuition non linguistique confine à l'association minutieuse d'éléments particuliers. Condillac, lui, affirme que l'avènement du langage a rendu possible le contrôle de l'ensemble du processus d'association : il a permis à l'être humain d'acquérir un « empire sur son imagination² ».

La théorie constitutive trouve son élan initial chez Herder, plus précisément dans sa critique de Condillac. Dans un passage célèbre de son *Traité sur l'origine de la langue* [*Über den Ursprung der Sprache*], Herder cite la fable (qu'il serait plus juste de qualifier d'historiette) où Condillac explique que le langage pourrait émerger entre deux enfants dans

Charles Taylor, *Human Agency and Language: Philosophical Papers 1*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 215-247.

2. Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Paris, Vrin, 2014, p. 37. Voir aussi Thomas Hobbes, *Léviathan ou Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*, traduction de Gérard Mairet, Paris, Gallimard, 2007, p. 95 ; John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduction de Jean-Michel Vienne, Paris, Vrin, 1989, livre III, chap. III, § 2.

un désert³. Il dit avoir trouvé ce qui manque à ce récit qui, à ses yeux, présuppose ce qu'il est censé expliquer, à savoir l'apparition du langage, la façon dont les enfants passent d'une condition où ils n'émettent que des cris d'animaux au stade où ils utilisent des mots pourvus de signification. L'association entre le signe et un contenu mental donné réside déjà dans le cri animal (que Condillac désigne sous le nom de « signe naturel ») ; à l'instar des autres animaux, le bébé qui ne parle pas encore crie de peur devant le danger. Une fois le « signe d'institution » acquis, l'enfant peut l'utiliser pour porter son attention sur l'idée associée et la manipuler, donc pour diriger le jeu de son imagination. La transition vers le langage se limite à la prise de conscience de la possibilité de recourir à l'association de cette façon.

Il s'agit là d'un exemple typique de la théorie encadrante. Le langage y est expliqué en fonction d'éléments (les idées, les signes et leur association) qui précèdent son émergence. Avant comme après, l'imagination est à l'œuvre et l'association a lieu. La nouveauté réside dans le fait que l'esprit est désormais aux commandes. Ainsi, on peut communiquer à autrui la présence d'un danger en poussant un cri de peur de façon volontaire et non par simple réflexe ; en tant que mode de désignation du danger, le cri peut être utilisé dans des raisonnements sur les antécédents et sur les conséquences de certains types de menaces.

Certes, un tel contrôle n'existait pas avant le langage. Toutefois, la théorie encadrante postule la plus grande continuité possible entre l'avant et l'après. Les éléments restent les mêmes, leur combinaison se poursuit ; seule la direction change. On peut présumer que c'est précisément cette continuité qui donne à la théorie sa clarté et sa capacité explicative apparentes : le langage est débarrassé de son caractère mystérieux et associé à des éléments qui semblent non problématiques.

Herder part d'une intuition selon laquelle le langage rend possible une conscience d'un type différent, qu'il qualifie de « réfléchi » [*besonnen*]. C'est pourquoi il juge si insatisfaisante l'idée de continuité

3. Johann Gottfried Herder, *Traité sur l'origine de la langue*, traduction de Pierre Pénisson, Paris, Aubier Montaigne, 1977, p. 61-62 ; *Über den Ursprung der Sprache*, dans Erich Heintel (dir.), *Johann Gottfried Herder's Sprachphilosophie*, Hambourg, Felix Meiner, 1960, p. 12-14.

défendue par Condillac et consorts. À ses yeux, une explication qui repose sur des éléments préexistants ne peut rendre compte ni de la nature ni du mode d'émergence de cette nouvelle conscience. C'est pourquoi il accuse Condillac d'éluider la question : « L'abbé de Condillac [...] a supposé résolue dès la première page de son livre toute l'affaire de la langue⁴ », déplore-t-il. [*Der Abt Condillac [...] hat das ganze Ding Sprache schon vor der ersten Seite seines Buchs erfunden vorausgesetzt.*]

Qu'entendait Herder par « réflexion » [*Besonnenheit*] ? C'est difficile à expliquer. J'ai tenté de reconstituer son raisonnement dans un article intitulé « The Importance of Herder⁵ ». On pourrait le formuler ainsi : les êtres non doués de langage peuvent réagir aux choses qui les entourent, mais le langage permet de saisir une chose *telle* qu'elle est. Cette explication n'est pas très claire, mais elle nous engage sur la bonne voie. Pour se faire une meilleure idée, il faut réfléchir à ce que suppose l'utilisation du langage.

Vous me montrez un objet quelconque et me demandez quelle est sa forme ; je vous réponds : « Un triangle. » Admettons qu'il s'agisse bien d'un triangle. Que suppose une bonne réponse en de telles circonstances ? Quelque chose comme le fait de savoir que *triangle* est le terme juste pour désigner cette sorte d'objet. Je pourrais même vous dire pourquoi : « Voyez, cet objet comporte trois côtés rectilignes. » Cependant, il m'arrive de reconnaître une chose sans trop savoir pourquoi. Je *sais* tout simplement que nous entendons une symphonie classique. Même dans un tel cas, la question de savoir pourquoi reste légitime ; je pourrais l'approfondir et fournir une réponse en explicitant ce sur quoi repose ma certitude d'avoir raison.

Ce raisonnement souligne le fait qu'une certaine interprétation de la question en jeu est indissociable du langage descriptif, à savoir que le mot employé peut être juste ou impropre, ce qui dépend des caractéristiques que présente ou non la chose décrite. Si un être utilise le langage descriptif, c'est parce qu'il est doué d'une sensibilité aux questions de

4. *Ibid.*, p. 61 ; *ibid.*, p. 12.

5. Dans Charles Taylor, *Philosophical Arguments*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1995, p. 79-99.

cet ordre. Il s'agit là d'une proposition nécessaire. On ne dira jamais d'un perroquet, auquel on ne peut attribuer une telle sensibilité, qu'il décrit quelque chose, et ce, peu importe à quelle fréquence il se montre infaillible dans ses jacassements du « mot juste ». Bien entendu, quand on bavarde, on s'attarde rarement à l'enjeu de la justesse ; on ne le fait que si, plongé dans l'incertitude, on sonde les profondeurs inexplorées du vocabulaire. Cela dit, on est toujours réceptif à la justesse ; c'est pourquoi on reconnaît invariablement l'opportunité de corriger un mot qu'on utilise mal. C'est de cette réceptivité générale que je tente de rendre compte en employant le mot *sensibilité*.

Le langage suppose donc une sensibilité à l'enjeu de la justesse⁶. Dans le cas du langage descriptif, celle-ci dépend des caractéristiques de la chose décrite. On pourrait la qualifier de « justesse intrinsèque ». Pour comprendre à quoi elle correspond, imaginons un tout autre exemple impliquant un triangle. Il existe d'autres types de situations où ce qu'on qualifie sommairement de signe peut être utilisé de manière juste ou impropre. Supposons que je dresse des rats à franchir une porte triangulaire dans un espace où ils ont aussi la possibilité d'en franchir une autre, semi-circulaire celle-là. Ils finissent par adopter le bon comportement, qui consiste à réagir adéquatement au signal que constitue le triangle. On pourrait affirmer que les rats réagissent à la porte triangulaire en la franchissant comme je réagis à un objet triangulaire en prononçant le mot *triangle*.

Mais l'analogie s'arrête là. Si les rats franchissent la bonne porte en réaction à sa forme triangulaire, c'est parce que cela leur permet d'atteindre le morceau de fromage qui se trouve au bout du labyrinthe. Le type de justesse en jeu ici se rapporte à l'exécution d'une tâche quel-

6. Il s'agit là d'une autre facette de l'intuition centrale qui sous-tend la philosophie postfregeenne – intuition partagée par un certain nombre de philosophes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle : non seulement Frege et Russell, mais aussi Husserl et Meinong. Selon cette idée, le langage et les relations logiques qu'il rend possibles ne peuvent pas être saisis par une science empirique, telle la psychologie, parce qu'ils comportent des enjeux déterminants de validité [*Geltung*]. Le « psychologisme » de John Stuart Mill et d'autres théoriciens du XIX^e siècle qui ont tenté de réduire la logique à la psychologie a été ouvertement rejeté.

conque, dans ce cas l'atteinte de l'objectif que constitue le fromage. La réponse au signal joue un rôle dans cet accomplissement ; c'est pourquoi il y a « utilisation adéquate » dudit signal. En revanche, faire correspondre un mot aux caractéristiques d'un référent décrit implique un tout autre type de justesse.

On pourrait émettre une objection : le rat ne fait-il pas quelque chose d'analoge ? Ne reconnaît-il pas que le triangle indique « fromage » ? Après tout, il réagit à une caractéristique de la porte, même si celle-ci est instrumentale. Le rat, pourrait-on dire, fait correspondre son action à une caractéristique d'une des portes, celle derrière laquelle il y a toujours du fromage. Ainsi, on « traduirait » peut-être mieux son interprétation en affirmant que le triangle signifie « se précipiter de ce côté ». Ce glissement de traduction nous met en garde contre la fausseté de l'analogie. La situation comporte certes des caractéristiques en vertu desquelles « se précipiter de ce côté » est la réponse adéquate à la présence d'une porte triangulaire, mais l'obtention de la bonne réponse n'a rien à voir avec la détermination de ces caractéristiques (ou de toute autre caractéristique). C'est pourquoi la question de savoir en vertu de quelle description précise le rat obtient la bonne réponse (« là où se trouve le fromage », « là où est la récompense », « là où sauter », etc.) est vaine et inapplicable.

L'exemple que nous venons de voir illustre la différence entre, d'une part, le fait de réagir adéquatement aux caractéristiques d'une situation et, d'autre part, celui de déterminer lesdites caractéristiques. La seconde tâche implique de donner une définition, une forme explicite, à ces caractéristiques. Elle va au-delà de la simple réaction ou, pour dire les choses autrement, elle constitue une réaction plus approfondie, d'un type particulier. Il s'agit de la réponse que portent nos mots. Nous définissons la caractéristique en appliquant le mot, ce qui explique pourquoi il faut être sensible aux questions de justesse intrinsèque, au fait qu'un mot s'applique *en raison de* caractéristiques déterminées, sans quoi il ne s'agit pas d'un mot⁷.

7. Rien dans l'expérience humaine ne correspond au monde sans mots du rat, mais nous vivons tout de même des épisodes illustrant ce que constitue le fait de

A contrario, on peut qualifier ce à quoi le rat réagit de *signal*, un terme qui indique que sa réaction n'implique aucune définition de caractéristiques et se manifeste par une course à la récompense. Autrement dit, là où la réponse à un signal joue un rôle dans l'exécution d'une tâche quelconque, la justesse du comportement découlant de ce signal se mesure à l'aune de la réussite de ladite tâche. À moins que cette réussite corresponde à une description intrinsèquement juste (ce qui n'est pas le cas de l'atteinte d'un morceau de fromage), la réponse appropriée au signal ne suppose pas de définition de caractéristiques ; elle ne fait que déclencher une réaction adéquate, ce qui est compatible avec la reconnaissance de nombreuses caractéristiques du même ordre ou d'aucune d'entre elles : le rat sait seulement qu'il doit se précipiter à cet endroit ; il ignore tout des descriptions qui pourraient lui donner des raisons de s'y précipiter.

La justesse propre à une description est fondamentalement différente. On ne peut pas la définir comme la simple exécution réussie d'une tâche quelconque (à moins que la tâche relève de la justesse intrinsèque). Autrement dit, la justesse intrinsèque est irréductible à ce qu'on pourrait qualifier de justesse opératoire : envisagée sous l'angle de la réalisation d'une tâche, elle ne s'applique au langage que si elle fait déjà partie des critères de réussite⁸.

franchir le pas qui mène au-delà de l'action non verbale. On nous demande parfois de verbaliser ce à quoi nous réagissons, par exemple ce qui nous contrarie dans les manières d'une personne ou les raisons pour lesquelles nous trouvons un lieu agréable. La capacité de dire quelque chose donne une forme explicite à des caractéristiques préalablement indéterminées, ce qui influe sur nos sentiments et sur notre comportement. Cela modifie notre point de vue sur ces caractéristiques et, souvent, nous ouvre de nouvelles possibilités. Je le répète : par cet exemple, je n'avais aucunement l'intention de dissenter sur le monde animal, car une bonne partie du monde humain est déjà exprimée verbalement, même si nous n'en avons pas toujours une conscience claire. Je reviendrai sur cette question.

8. On pourrait contester la nécessité de distinguer une personne qui décrit quelque chose d'un rat qui accourt dans un labyrinthe en soulignant une autre dissemblance entre leurs deux situations, à savoir que la première émet les signaux et que le second ne fait qu'y réagir. Mais considérons l'exemple suivant : certains

On peut envisager cette distinction autrement, en faisant appel à la notion de « conscience ». Pour l'animal non doué de langage A, être « conscient » de X consiste à réagir de telle ou telle façon en présence de X : si X est de la nourriture et que A a faim, A se rue vers X ; si X est un prédateur, A s'enfuit ; si X est un obstacle, A le contourne... En revanche, la conscience *linguistique* de l'existence ou de la présence de X ne peut pas être réduite ou assimilée au déclenchement d'une réaction déterminée (ou d'un ensemble de réactions) en certaines circonstances ; il faut plutôt l'envisager comme une conscience indépendante du déclenchement d'une réaction (ou juxtaposée à celle-ci). Cependant, il serait plus juste d'affirmer qu'une telle conscience suppose un nouveau type de réponse, la reconnaissance linguistique, irréductible et inassimilable à toute réponse comportementale.

Une telle conscience linguistique est possible même si l'être qui en est doué inhibe sa réponse comportementale normale (je peux juger qu'une personne est dangereuse sans m'enfuir) ; s'il ne l'inhibe pas, la reconnaissance linguistique suppose tout de même quelque chose qui la transcende. Bien entendu, en l'absence de certaines conditions, d'autres animaux peuvent aussi avoir conscience, sans effet sur leur comportement, d'un objet qui normalement les excite : l'animal voit une proie, mais il est repu, si bien qu'il ne réagit pas. Dans une situation analogue, l'être humain réagit normalement par ce que je qualifie de « reconnaissance linguistique ».

La conscience linguistique n'est pas du même ordre que celle qui est propre au déclenchement d'une réaction ; elle est plus concentrée sur l'objet en jeu. Elle suppose un effort d'attention que Herder qualifie de « réflexion » [*Besonnenheit*]⁹.

oiseaux sont génétiquement programmés de sorte que, si un individu aperçoit un prédateur, il émet un cri et tout le groupe s'envole aussitôt. Il y a là « utilisation adéquate » du signal (on peut imaginer le cas d'un oiseau aux cordes vocales endommagées qui émettrait le mauvais son, avec des conséquences catastrophiques). Cependant, comme dans le cas du rat, il est impossible de répondre à la question de la « traduction » précise à donner au cri : « Faucon ! », « Prédateur ! », « Sauve qui peut ! », etc.

9. « L'homme atteste de la réflexion lorsque la force de son âme agit assez libre-

Pour revenir à notre exemple des rats qui apprennent à obtenir un morceau de fromage, on peut déceler une ambiguïté possible dans une expression comme « savoir qu'il s'agit de la bonne porte où se précipiter ». Pour le rat, celle-ci peut simplement signifier qu'il sait bien répondre au signal. Dans un autre contexte, cependant, on pourrait vouloir dire quelque chose comme « savoir appliquer correctement la description "la bonne porte où se précipiter" ». Il s'agit là de deux compétences distinctes. La première n'implique pas de faire correspondre quelque signe avec la réalité sur la base des caractéristiques de celle-ci. La seconde consiste essentiellement à agir en fonction d'une sensibilité à ces caractéristiques ; elle met en jeu un certain type de question qui influe sur le comportement, ce qui ne semble pas être le cas de la première.

Une confusion entre ces deux compétences empoisonne certains débats sur le comportement animal, notamment la controverse entourant le « langage » des chimpanzés. On peut faire abstraction de l'argument selon lequel ces grands singes, qui s'expriment par gestes, le font toujours de manière adéquate, voire donner raison aux personnes qui défendent cette hypothèse, mais la question demeure de savoir ce dont il s'agit bel et bien. Considéré isolément, le fait qu'un animal fasse le signe « banane » uniquement en présence de bananes ou « veux

ment pour, si j'ose dire, séparer et arrêter une vague parmi tout l'océan d'impressions bruisant en tous sens pour diriger son attention sur elle et pouvoir avoir conscience qu'elle la remarque. Il atteste de la réflexion quand, à partir du rêve flottant des images qui parcourent ses sens, il peut se concentrer en un instant d'éveil, s'appesantir volontairement sur une image, la considérer avec une attention claire et calme et séparer des signes [*Merkmale*], de sorte que cela soit l'objet et pas un autre. » Johann Gottfried Herder, *Traité sur l'origine de la langue*, p. 76-77. [*Der Mensch beweist Reflexion, wenn die Kraft seiner Seele so frei wirkt, daß sie in dem ganzen Ocean von Empfindungen, der sie durch alle Sinne durchrauscht, eine Welle, wenn ich so sagen darf, absondern, sie anhalten, die Aufmerksamkeit auf sie richten und sich bewußt sein kann, daß sie aufmerke. Er beweist Reflexion, wenn er aus dem ganzen schwebenden Traum der Bilder, die seine Sinne vorbeistreichen, sich in ein Moment des wachen sammeln, auf einem Bilde freiwillig verweilen, es in helle, ruhigere Obacht nehmen und sich Merkmale absondern kann, daß dies der Gegenstand und kein anderer sei*] ; Johann Gottfried Herder, *Über den Ursprung der Sprache*, p. 24.

banane » uniquement s'il en désire une ne nous apprend rien sur le phénomène en jeu. Il s'agit sans doute d'une compétence du premier type : l'animal sait quel geste faire pour obtenir une banane ou l'attention et les félicitations de son dresseur. En fait, ce signe correspond à un objet pourvu de certaines caractéristiques : un fruit jaune, tubulaire et courbé. Cela ne démontre pas que ce dernier constitue l'enjeu de l'exercice ni que l'animal réagit à celui-ci par un geste.

C'est seulement si tel était le cas qu'on pourrait affirmer que les chimpanzés ont un « langage » un tant soit peu comparable au nôtre. Dans les faits, il faut plutôt ranger leur comportement gestuel parmi leurs astucieuses habiletés instrumentales, à l'instar de la manipulation de bâtons et du déplacement de boîtes qu'ils effectuent en vue de saisir des objets hors d'atteinte (des tâches qui ont été bien décrites par Köhler¹⁰). Ces habiletés ne sont pas plus « sémantiques » que leur comportement gestuel.

10. Wolfgang Köhler, *L'Intelligence des singes supérieurs*, Paris, Presses universitaires de France, 1973. On a tendance à considérer le moindre comportement gestuel sophistiqué qui semble se rapprocher des caractéristiques du langage humain comme une illustration de l'hypothèse voulant que l'animal en question ait déjà franchi une partie du fossé et soit engagé sur la route du langage. Cependant, le fait que de nombreux sauts évolutifs du genre soient possibles (tant dans la « nature » que sous la gouverne d'un dresseur humain) ne contredit pas la distinction fondamentale établie par Herder. Les singes verts, par exemple, ont plus d'un cri d'alarme : ils en ont trois, qui s'appliquent respectivement aux léopards, aux aigles et aux serpents ; chaque cri déclenche une réaction appropriée chez l'individu qui l'entend, comme grimper à un arbre (s'il y a un léopard) ou descendre de l'arbre (s'il y a un aigle). Mais ce ne sont là que des réponses innées ; il n'est pas question de « référents », même si l'évolution a doté ces singes d'un système de signalisation raffiné et sophistiqué. Duane Rumbaugh et Sue Savage-Rumbaugh ont dressé des chimpanzés à manipuler un clavier d'ordinateur aux touches illustrées de simples lexigrammes. Cependant, plutôt que d'appuyer sur la touche « banane » pour obtenir leur fruit préféré, les singes devaient apprendre une combinaison de touches. Le clavier comportait non seulement des lexigrammes « nominaux » comme « banane » ou « jus », mais aussi des lexigrammes « verbaux » comme « donner ». Les chimpanzés n'obtenaient leur banane que s'ils combinaient les touches « donner » et « banane ». Il va sans dire que leur appren-

tissage s'est avéré très difficile ; la série d'essais les a désorientés pendant une longue période de temps. Tantôt ils appuyaient sur « banane » et obtenaient leur fruit, tantôt (lorsqu'ils omettaient de combiner cette touche avec « donner ») ils ne l'obtenaient pas. Deux d'entre eux, Sherman et Austin, ont fini par maîtriser la technique. Ces chimpanzés venaient-ils de maîtriser la dimension combinatoire du langage humain, par laquelle on met en rapport le verbe et l'objet ? La réponse dépend de la présence ou non de la caractéristique définie par Herder, à savoir si les singes répondaient à la justesse intrinsèque ou à la simple justesse opératoire. Aucun autre aspect de leur comportement ne témoigne de la première hypothèse. C'est la conclusion que le psychologue et neuroanthropologue Merlin Donald semble avoir tirée après avoir passé en revue les travaux accomplis dans ce domaine : « À certains égards, ces chimpanzés se sont individuellement rapprochés de la cognition symbolique, mais ils ont complètement raté le terme culturel de l'équation. Malgré les efforts remarquables des Rumbaugh et des nombreux autres chercheurs qui les ont précédés, les grands singes persistent à utiliser les symboles uniquement à des fins pragmatiques et individuelles. » (Merlin Donald, « The Central Role of Culture in Cognitive Evolution : A Reflection on the Myth of the "Isolated Mind" », dans Larry P. Nucci (dir.), *Culture, Thought and Development*, Mahwah (New Jersey), Lawrence Erlbaum Associates, 2000, p. 30.) De plus, « l'utilisation des signes par les singes est restreinte aux situations dans lesquelles le stimulus pertinent et la récompense sont nettement spécifiés et présents ou au moins très proches du singe au moment des signes ». (Merlin Donald, *Les Origines de l'esprit moderne. Trois étapes dans l'évolution de la culture et de la cognition*, traduction de Christèle Emenegger et Francis Eustache, Paris, De Boeck, 1999, p. 165.) Et, par-dessus tout, « il est généralement admis que [les chimpanzés et les gorilles] sont capables d'utiliser les symboles comme des substituts de leurs référents. [...] Mais ils sont incapables d'invention symbolique et, par conséquent, ils n'ont pas de langage naturel qui leur soit propre. » (*Ibid.*, p. 173.) *A fortiori*, les caractéristiques fondamentales de l'acquisition du langage chez le bébé humain sont absentes (parents en couple, invention de nouveaux mots, rituels de partage). Je reviendrai sur ces éléments dans un passage sur l'ontogenèse humaine. Tout cela permet de conclure que, lorsqu'ils apprennent à utiliser des signes, les grands singes réagissent à des formes de justesse opératoire et non à la justesse intrinsèque qui caractérise la dimension sémantique. Pour en apprendre davantage sur ces questions, voir Terence Deacon, *The Symbolic Species*, New York, W. W. Norton, 1997, chap. 2 et 3. Pour en savoir plus sur l'intéressante recherche des Rumbaugh, voir Stanley Greenspan et Stuart Shanker, *The First Idea*, Cambridge (Massachusetts), Da Capo Press, 2004, chap. 3.

La sensibilité à la justesse intrinsèque, elle, se manifeste en quelque sorte dans une autre dimension, que je désigne sous le nom de « dimension sémantique » (ou, de façon plus générale, de « dimension linguistique » ; je reviendrai sur le rapport qu'entretiennent ces deux notions dans la troisième section du présent chapitre). On peut dès lors affirmer que les êtres véritablement doués de langage évoluent dans la dimension sémantique, et reformuler la notion de « réflexion » introduite par Herder : être « réfléchi » consiste à agir dans cette dimension, c'est-à-dire en vertu d'une sensibilité aux questions de justesse intrinsèque.

3

Contrairement à la perspective traditionnelle qu'il critique, la théorie du langage que propose Herder est holistique. Elle l'est d'ailleurs à plus d'un égard. Pour l'instant, j'entends souligner le fait qu'on ne peut entrer dans la dimension linguistique en n'acquérant qu'un mot. Savoir concentrer son attention sur des objets en les reconnaissant crée pour ainsi dire un nouvel espace autour de nous. Au lieu de nous laisser submerger par un océan d'impressions à mesure qu'elles déferlent, nous savons arrêter une vague et la retenir, avec une attention claire et sereine. C'est ce nouvel espace d'attention, cette distance par rapport à la signification instinctive et immédiate des choses, cette conscience focalisée, que Herder qualifie de « réflexion¹¹ ».

C'est là l'élément qu'il juge manquant dans la théorie de Condillac. Certes, celui-ci conçoit de façon plus subtile que Locke le passage des signes animaux aux signes humains. L'animal réagit à des « signes naturels » et à des « signes accidentels » (la fumée est un « signe accidentel » de feu, les nuages, de pluie, etc.) ; chez l'être humain s'ajoutent les « signes d'institution ». Ces derniers se distinguent des autres signes en ce qu'ils confèrent à l'être humain la maîtrise de sa propre imagination ;

11. Johann Gottfried Herder, *Traité sur l'origine de la langue*, p. 61 ; *Über den Ursprung der Sprache*, p. 24-25.

l'animal, lui, doit se soumettre passivement aux liens déclenchés en lui par la chaîne des événements¹².

Il existe une parenté manifeste entre l'endiguement humain de l'« océan d'impressions » décrit par Herder et la maîtrise soulignée par Condillac, mais Condillac omet de constater que le lien entre signe et objet n'est plus du tout le même lorsqu'est franchi le fossé qui sépare les deux dimensions. À l'instar des autres successeurs de Locke, le penseur français persiste à réifier ce lien, à l'envisager comme une chose, de sorte que la seule question possible consiste à savoir s'il nous dirige ou si nous le dirigeons. Condillac appartient à l'école de pensée qui conçoit le langage comme un instrument, comme un ensemble de liens qu'on peut utiliser pour construire ou maîtriser des choses. Selon lui, le langage a pour finalité de permettre à l'être humain d'exercer un « empire sur son imagination¹³ ». Locke est la principale source de cette conception réifiée. Lorsqu'il discute de l'esprit, il emploie souvent l'image d'une construction faite de matériaux¹⁴. L'émergence d'une tout autre façon d'envisager la justesse lui échappe.

Il faut avouer que cette question est effectivement difficile à saisir. Pour bien la soulever, il faut aborder la notion de langage sous un autre angle. Condillac ignorait avoir omis quelque chose. Il n'aurait pas pu savoir d'où « venait » Herder, tout comme ses héritiers d'aujourd'hui (défenseurs du langage des chimpanzés, des ordinateurs « parlants » et des théories de la signification fondées sur les conditions de vérité) jugent gratuites et incompréhensibles les critiques similaires de leurs thèses. C'est pourquoi Herder illustre le vaste fossé qui sépare les façons d'envisager le langage dans la culture.

Pour mieux comprendre ce fossé, penchons-nous de plus près sur ce qui, d'après Herder, échappe à Locke et à Condillac. Contrairement

12. Étienne Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, p. 34.

13. *Ibid.*

14. Voir John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, livre II, chap. II, § 2.

à celle de leurs héritiers que j'évoquais ci-dessus, la conception réifiée du signe défendue par Locke et par Condillac ne découle pas d'une observation du langage du point de vue d'un observateur extérieur. Au contraire, ceux-ci entendent l'expliquer « de l'intérieur », en fonction de l'expérience de soi de l'agent. Ils n'avancent pas de théorie behavioriste à la Skinner où la justesse linguistique ne jouerait aucun rôle. Ils présument plutôt que ce type de justesse existe sans poser problème. Les gens ont créé des signes pour « représenter » ou « signifier » des objets (ou des idées d'objets) ; une fois institués, ces signes sont simplement employés de façon adéquate ou erronée. Du point de vue herdérien, l'« erreur » de Locke et de Condillac consiste à ne jamais s'être intéressés à cette dimension constitutive.

Il est facile, voire naturel, de faire cette omission : lorsqu'on parle, notamment si on forge ou introduit de nouveaux mots, tout le processus se déroule à l'arrière-plan. Il constitue ce qu'on tient pour acquis ou ce sur quoi on s'appuie lorsqu'on crée une expression, à savoir que les mots « représentent » des choses, qu'il existe pour le locuteur une justesse linguistique irréductible. L'omission est si « naturelle » qu'elle a acquis ses lettres de noblesse, comme l'a montré Wittgenstein en présentant un passage de saint Augustin comme l'exemple même de cette erreur.

Ce qui est perdu de vue, ici, c'est le contexte de notre action, une condition sur laquelle nous nous basons généralement sans nous en rendre compte. Plus précisément, ce qu'offre le contexte est envisagé comme s'il s'agissait d'une composante de chaque signe particulier, comme si on pouvait forger un premier mot auquel la compréhension de la justesse linguistique serait déjà intégrée. En incorporant cette interprétation sous-jacente aux signes particuliers, on se trouve à l'occulter de façon très efficace. À l'instar du contexte lui-même, elle est facile à négliger ; une fois intégrée aux signes particuliers, elle devient carrément impossible à déceler.

Cette erreur est commune à toutes les théories dénotatives de la signification – une erreur aggravée par la réification inhérente à l'épistémologie moderne depuis Descartes et Locke, c'est-à-dire par la tendance à objectiver nos pensées et nos « contenus mentaux ». On a conféré au mobilier de l'esprit une existence comparable à celle d'une

chose, une qualité que les objets peuvent avoir indépendamment de tout contexte. L'occultation de l'interprétation sous-jacente à la justesse linguistique, attribuable à l'incorporation de celle-ci à des contenus mentaux réifiés, a préparé le terrain à son omission pure et simple par les théories behavioristes et semi-behavioristes modernes, qui tentent d'expliquer le langage du strict point de vue d'un observateur extérieur. Le behaviorisme classique a appliqué sans peine cette réification à son modèle stimulus-réponse. Une filiation évidente part de Locke pour se rendre à Skinner en passant par Helvétius et Watson.

Dans ces circonstances, toutes les tentatives de prise en compte du contexte se sont heurtées à cette composante importante de la culture moderne qu'est l'épistémologie associée à la révolution scientifique. En fait, une partie des avancées aujourd'hui considérées comme les plus déterminantes de la philosophie des deux derniers siècles tendait vers une telle prise en compte, qui a culminé de diverses façons au ^{xx}^e siècle dans les travaux de Heidegger et de Wittgenstein, pour ne nommer que les figures les plus célèbres de ce courant. Si je considère Herder comme un penseur charnière, c'est pour la place éminente qu'il occupe parmi les instigateurs de cette contre-tendance, notamment en ce qui concerne la théorie du langage. Je n'insinue cependant pas qu'il soit allé jusqu'au bout. Au contraire, comme nous le verrons plus loin, il semble avoir souvent omis de tirer les conclusions implicites de ses réflexions novatrices ; il a néanmoins joué un rôle déterminant dans l'ouverture de cette perspective.

Les raisonnements propres à cette contre-tendance ont reposé sur deux argumentaires, très répandus et liés entre eux, dont on peut trouver illustration dans les conceptions du langage introduites par Herder. Le premier d'entre eux consiste à expliciter une partie du contexte de sorte que notre recours à celui-ci dans nos pensées, dans nos perceptions, dans notre expérience ou dans notre interprétation du langage devienne manifeste et indéniable. Ainsi explicité, le contexte se révèle incompatible avec des éléments fondamentaux de la doctrine issue de la tradition épistémologique. On trouve des arguments de ce type chez Heidegger, Wittgenstein et Merleau-Ponty au ^{xx}^e siècle, mais le pionnier, celui dans les pas duquel tous les autres ont marché, reste Kant.

On peut interpréter les arguments de la déduction transcendantale

sous divers angles. On peut entre autres y voir l'ultime mise en terre d'un certain atomisme de la perception adopté par l'empirisme. Aux yeux de Kant (lecteur de Hume), cet atomisme laisse entendre que le degré originel de connaissance du réel (peu importe ce dont il finirait par s'agir) est advenu sous forme d'éléments discrets, d'« impressions » particulières. Il serait possible d'isoler ce niveau d'information en partant d'une étape ultérieure où les éléments sont liés les uns aux autres, par exemple dans les croyances touchant les relations de cause à effet. Nous constatons que nous forgeons de telles croyances, mais nous pouvons, en nous livrant systématiquement à des réflexions approfondies, établir la différence entre le niveau fondamental et les conclusions que nous tirons trop hâtivement. Une telle analyse révélerait par exemple que rien dans le champ phénoménal ne correspond au lien nécessaire que nous établissons trop facilement entre « cause » et « effet¹⁵ ».

Kant ébranle cette façon de penser en montrant qu'elle implique de considérer chaque impression comme une parcelle d'information potentielle devant se rapporter à quelque chose. Il s'agit de l'interprétation sous-jacente qui soutient toutes nos discriminations perceptuelles. C'est là ce que se trouvent à reconnaître les empiristes en distinguant impressions sensorielles et impressions réflexives. Je sais distinguer le bourdonnement qui résonne dans ma tête de celui qui provient de la forêt environnante, car le premier est un élément de la disposition physique dans laquelle je me trouve, tandis que le second m'informe sur ce qui se passe à l'extérieur (mon voisin utilise encore sa tronçonneuse). Ainsi, pour être une véritable sensation (au sens empirique, ce qui s'oppose à la réflexion), même une « sensation » particulière doit comporter une telle dimension de « rapport à quelque chose ». Elle sera ultérieurement qualifiée d'« intentionnalité », mais Kant souligne la nécessité de la relation à un objet de connaissance. « Cela dit, nous trouvons que notre pensée de la relation entre toute connaissance et son objet contient une dimension de nécessité¹⁶ », écrit-il. [*Wir finden*

15. David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Flammarion, 2008, chap. 7.

16. Sous sa forme devenue canonique, il s'agit du paragraphe A104 de la première

aber, dass unser Gedanke von der Beziehung aller Erkenntniss auf ihren Gegenstand etwas von Notwendigkeit bei sich führe.]

Une fois cette nécessité établie, Kant affirme que cette relation à un objet serait impossible si on considérait vraiment l'impression comme un contenu entièrement isolé, dépourvu de tout lien avec les autres. L'envisager en rapport avec quelque chose consiste à la situer quelque part, ne serait-ce que dans le monde, et non en moi, à lui donner une place dans un monde qui, bien qu'il me soit à maints égards indéterminé et inconnu, ne peut pas être entièrement tel. L'unité de ce monde est présupposée par tout ce qui peut se présenter comme un élément déterminé d'« information » ; ainsi, peu importe la signification conférée à un tel élément, celui-ci ne peut aucunement être dépourvu de toute relation avec les autres. La condition contextuelle de cette supposition favorite de la philosophie empiriste qu'est l'impression simple nous interdit d'en donner la signification radicale que Hume semble lui attribuer. En tentant d'y déroger, on sombre dans l'incohérence. Parvenir à briser tous les liens entre les impressions particulières reviendrait à perdre la faculté d'être conscient de quoi que ce soit. « [Dans] ce cas, [les perceptions] n'appartiendraient plus à une expérience, par conséquent elles seraient sans objet et ne seraient qu'un jeu aveugle des représentations, c'est-à-dire moins qu'un rêve¹⁷ », écrit Kant. [*Diese <sc. Wahrnehmungen> würden aber alsdann auch zu keiner Erfahrung gehören, folglich ohne Objekt und nichts als ein blindes Spiel der Vorstellungen, d.i. weniger als ein Traum sein.*]

En explicitant le contexte de la relation à un objet, Kant réfute la thèse empiriste de l'atomisme de l'expérience. J'entends montrer que Herder tient un raisonnement analogue. En explicitant l'arrière-plan de la dimension linguistique, il ébranle et transforme la conception dénotative du langage qui a cours à son époque. Le parallèle apparaît

édition de « Kritik der reinen Vernunft », édition de l'Académie de Berlin, dans *Kants Werke*, vol. IV, Berlin, Walter de Gruyter, 1968. Pour la version française, voir Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, traduction d'Alain Renaut, Paris, Flammarion, 2006, A104, p. 182.

17. *Ibid.*, A112, p. 186.

d'autant plus saisissant lorsqu'on constate qu'une des caractéristiques ainsi infirmées est précisément l'atomisme, à savoir l'idée voulant que le langage soit un ensemble de mots introduits indépendamment les uns des autres. Je reviendrai bientôt sur cet aspect.

Le second argumentaire élaboré par cette tendance opposée au cartésianisme ou à l'empirisme a consisté à replacer notre pensée dans le contexte de la forme de vie qui est la nôtre. Les épistémologies de l'aube de la modernité ont proposé une conception notoirement détachée de la pensée¹⁸. Cela n'avait rien d'un hasard. Le fondationnalisme, qui entendait mettre à nu une structure manifeste de l'inférence en s'appuyant sur des éléments de fait préinterprétés dès l'origine, prônait une rupture avec la notion de pensée incarnée et avec les hypothèses issues du sens commun¹⁹. Le passage à une conception plus ancrée de la pensée est assez évident dans les travaux de Wittgenstein et de Heidegger, mais Herder est un de ses pionniers. Il ne cesse d'insister sur la nécessité de concevoir la raison et le langage humains comme des parties intégrantes de la forme de vie qui est la nôtre et non comme les composantes d'une faculté distincte qui, tel le quatrième barreau d'une échelle au-dessus de trois échelons inférieurs, s'ajouterait tout simplement à notre nature animale. Nous pensons à la manière du type d'animal que nous sommes, et nos fonctions animales (désir, sensibilité, etc.) sont

18. Voir par exemple Elizabeth Anscombe : « Se pourrait-il que la philosophie moderne ait absolument mal compris quelque chose, à savoir la signification que les philosophes de l'Antiquité et du Moyen Âge donnaient à la notion de savoir pratique ? En philosophie moderne, nous avons une *conception incorrigiblement contemplative du savoir*. » Elizabeth Anscombe, *Intention*, 2^e éd., Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1963, p. 57 ; c'est moi qui ai ajouté l'italique.

19. À propos des doutes relatifs à une coutume irréfléchie, voir John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, livre I, chap. II, § 22. Je me suis penché plus en profondeur sur le lien entre cette rupture et l'épistémologie moderne dans « Overcoming Epistemology » (dans *Philosophical Arguments*, Cambridge [MA], Harvard University Press, 1995, p. 1-19), dans *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne* (Montréal, Boréal, 2003, chap. 9) et dans « "Lichtung" or "Lebensform": Parallels between Wittgenstein and Heidegger » (dans *Philosophical Arguments*, p. 61-78).

celles d'êtres rationnels : « chaque fois [...], c'est toute l'âme, indivise, qui agit²⁰ » [*überall [...] wirkt die ganze unabgeteilte Seele*].

Ces deux argumentaires (la prise en compte du contexte et la reconnaissance de l'ancrage de la pensée humaine) sont étroitement liés l'un à l'autre. En fait, c'est parce qu'il était fermement convaincu du caractère ancré de la pensée que Herder en est venu à expliciter la dimension linguistique. Son refus de considérer la dyade langage-raison comme un vulgaire complément à notre nature animale l'a amené à se demander quelle transformation de l'ensemble de la vie psychique accompagne l'émergence du langage. C'est à cette question que répond son terme de « réflexion ». Envisagée comme une réalité ancrée, la pensée humaine apparaît comme une forme de vie psychique parmi d'autres possibles. C'est là ce qui nous rend conscients de son contexte distinctif.

En empruntant ces deux directions intimement liées, Herder nous permet de penser le langage autrement, de l'envisager sous un nouvel angle. Son appréhension de l'holisme en donne une bonne illustration. Un des héritages les plus précieux et les plus universellement reconnus de la découverte de Herder est un certain type d'holisme de la signification. Un mot n'a de signification que s'il s'inscrit dans un lexique et dans un contexte de pratique langagière, lesquels sont, en dernière analyse, ancrés dans une forme de vie. À ce jour, la formulation la plus célèbre de cette thèse est celle de Wittgenstein.

Cette découverte découle de la reconnaissance, par Herder, de la dimension linguistique. Une fois explicité cet aspect de l'interprétation sous-jacente, l'atomisme de la signification devient tout aussi indéfendable que celui de la perception après Kant. On peut l'expliquer comme suit.

Maîtriser un mot du langage humain consiste à avoir le sentiment qu'il s'agit du mot juste, à être sensible, comme nous l'avons vu, à l'enjeu de sa justesse irréductible. Contrairement au rat qui apprend à franchir la porte triangulaire, je peux utiliser le mot *triangle*. Ce faisant, je

20. Johann Gottfried Herder, *Traité sur l'origine de la langue*, p. 72 ; *Über den Ursprung der Sprache*, p. 21.

peux non seulement réagir à la forme qui y correspond, mais aussi la reconnaître en tant que triangle. Cependant, être en mesure de qualifier une chose de triangle implique de savoir reconnaître les autres choses en tant que non-triangles. Pour que la description *triangle* ait un sens pour moi, il doit exister des choses avec lesquelles elle contraste ; je dois avoir une idée de l'existence d'autres formes. Dans mon lexique, *triangle* doit contraster avec des termes désignant d'autres figures géométriques. En outre, reconnaître une chose en tant que triangle demande de prêter attention à la propriété particulière qu'est sa forme et non à sa taille, à sa couleur, à sa composition, à son odeur, à son esthétique, etc. Là encore, un certain contraste est nécessaire.

De plus, il nous faut être capables d'*expliciter* ne serait-ce qu'une partie de ces contrastes et de ces liens. Une personne ne peut pas vraiment reconnaître que *triangle* est le mot juste si elle n'a absolument aucune idée de ce qui en fait le mot juste (par exemple, si elle ignore qu'une chose est un triangle en vertu de sa forme et non de sa taille ou de sa couleur). Et une personne ne peut pas avoir la moindre idée de cette justesse si elle ne peut *rien dire du tout*, même si on sonde les tréfonds de son âme ou qu'on lui souffle la réponse. Certes, il nous arrive parfois d'être incapables d'expliciter les caractéristiques particulières d'une chose que nous reconnaissons – de telle émotion ou de telle teinte peu commune, par exemple –, mais nous savons dire qu'il s'agit d'une émotion ou d'une teinte. Et nous pouvons en établir le caractère indiciel. La zone où nos descriptions échouent est ancrée dans un contexte de mots. Si nous ne pouvions rien dire de tout cela, si nous ne pouvions même pas dire qu'une chose est une émotion ou est indescriptible, nous ne pourrions pas prétendre être doués de la moindre conscience linguistique ; et, si nous émettions tout de même un son quelconque, celui-ci ne pourrait pas être qualifié de mot. Nous serions à l'extérieur de la dimension linguistique²¹.

21. Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, traduction de Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud et Élisabeth Rigal, Paris, Gallimard, 2014, p. 141-142.

Autrement dit, un être qui émet un son en présence d'un objet donné, mais sans pouvoir dire pourquoi – c'est-à-dire sans montrer qu'il est un tant soit peu conscient que ce son *est* le mot (irréductiblement) juste, bref, un être qui ne fait rien d'autre qu'émettre le son –, réagit simplement à un signal, à l'instar des animaux dont il était question ci-dessus (pensons au perroquet).

Ce qu'il faut retenir, c'est qu'un mot descriptif comme *triangle* ne peut pas figurer seul dans un lexique. Il doit être entouré d'un écheveau d'autres termes qui contrastent avec lui, le situent ou permettent d'en déterminer les propriétés, sans parler de la matrice plus large du langage où résident les diverses activités propices à l'emploi du mot (mesures, géométrie, design, etc.) ou à sa description en tant que type de discours parmi d'autres.

Ainsi, l'holisme de la signification correspond au fait qu'un mot particulier ne peut être un mot que dans le contexte d'un langage articulé. Une langue ne peut pas se construire un mot à la fois. La compétence linguistique adulte ne s'acquiert pas et ne pourrait pas s'acquérir ainsi, car chaque mot suppose que l'ensemble de la langue dans laquelle il s'inscrit lui confère la force dont il a besoin pour être un mot, c'est-à-dire un acte expressif qui situe le locuteur dans la dimension linguistique. Quand un bébé dit son « premier mot », il est assurément en voie d'acquérir la parole humaine, mais ce « premier mot » est très différent d'un mot isolé du discours adulte. Les jeux auxquels le bébé se livre avec ce mot expriment et concrétisent un tout autre rapport à l'objet qu'un terme descriptif adulte. Ce mot n'est pas un bloc parmi les innombrables composantes qui entrent dans la constitution progressive du langage adulte (je reviendrai sur cette question).

La conception dénotative classique du langage commet précisément cette erreur. Pour Condillac, un lexique d'un seul mot est tout à fait concevable. Ses enfants acquièrent d'abord un mot, puis un autre, et ainsi de suite. Ils construisent donc leur langue un terme à la fois. Cette erreur du penseur français découle de son ignorance de l'interprétation sous-jacente, nécessaire au langage ; il intègre celle-ci, sans qu'on puisse l'apercevoir, à chaque mot particulier. L'explicitation herdéienne de la vraie nature de la compréhension linguistique montre qu'une telle entreprise est impossible. Dans un passage que j'ai cité plus

haut, Herder affirme à juste titre que Condillac présuppose « toute l'affaire de la langue²² » [*das ganze Ding Sprache*].

Par cette affirmation, Herder semble saisir la nature holistique du phénomène. Pourtant, là encore, son exposé sur la naissance du langage se conclut de façon décevante. Il ne relate la naissance que d'un seul mot et finit par poser la question rhétorique suivante : « Et qu'est-ce que toute la langue humaine sinon autre chose qu'un assemblage de tels mots²³ ? » [*Was ist die ganze menschliche Sprache als eine Sammlung solcher Worte?*] Je persiste pourtant à lui reconnaître le mérite de nous avoir engagés sur la voie de l'holisme, non seulement parce que celui-ci est implicite dans ce que Herder a énoncé, mais aussi parce que le poète et philosophe a lui-même pris part au débat sur la médiation.

Il constate que la reconnaissance d'une chose en tant que chose, laquelle nous permet de forger un terme descriptif pour celle-ci, implique d'en isoler une caractéristique [*Merkmal*]. Le mot qui désigne X est le mot juste en vertu de quelque chose. Sans idée de ce qui en fait le mot juste, on ne peut pas concevoir qu'il s'agit du mot juste. « D'une façon immédiatement distincte, sans signe ? Aucune créature sensible ne peut ainsi ressentir vers le dehors, parce que toujours toutes repoussent d'autres sentiments, en quelque sorte les détruisent, et il faut toujours un troisième terme pour faire la différence entre deux²⁴. » [*Deutlich unmittelbar, ohne Merkmal? so kann kein sinnliches Geschöpf ausser sich empfinden, da es immer andere Gefühle unterdrücken, gleichsam vernichten und immer den Unterschied von zweien durch ein drittes erkennen muss.*]

Bien comprise, la conception de la dimension linguistique proposée par Herder montre que le récit dénotatif classique de l'acquisition du langage est en principe impossible. Celui-ci repose dans une certaine mesure sur une confusion entre le simple signal et le mot. Un répertoire constitué d'un seul signal est concevable. On peut dresser un chien à

22. Johann Gottfried Herder, *Traité sur l'origine de la langue*, p. 61 ; *Über den Ursprung der Sprache*, p. 12.

23. *Ibid.*, p. 78 ; *ibid.*, p. 25.

24. *Ibid.* ; *ibid.*

réagir à une seule commande, puis en ajouter une deuxième et plus tard une troisième ; dans la première phase, tout ce qui n'est pas le signal en question n'est pas un signal. En revanche, un lexique constitué d'un seul mot est impossible : bien répondre à un signal ne consiste qu'à réagir adéquatement, tandis que comprendre le mot juste implique une forme de reconnaissance. Nous sommes dans la dimension linguistique.

L'holisme de la signification est un des apports les plus importants de la perspective introduite par Herder. Humboldt s'en est inspiré pour élaborer sa comparaison du langage à une trame²⁵. Et il a pris sa forme la plus influente au début du xx^e siècle dans ce célèbre principe de Saussure : « Dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs²⁶. » Selon cette formule, on peut définir la signification linguistique comme la correspondance non pas entre des sons (mots) et des choses, mais entre des sons (signifiants) et des significations (signifiés). Ainsi, en français, la distinction entre les sons /p/ et /b/ produit dans un contexte donné les significations distinctes *pois* et *bois*. Autrement dit, un mot n'obtient sa signification que dans le champ de ses contrastes. Sous cette forme, ce principe est reconnu presque universellement. Il constitue un des axiomes de la linguistique.

25. « La langue peut être comparée à une trame immense dans laquelle chaque partie est reliée à toutes les autres et où toutes le sont à l'ensemble selon une cohésion plus ou moins clairement repérable. L'homme, en parlant, et quel que soit son point de départ, ne prend contact qu'avec un élément très partiel de toute la trame ; mais il agit instinctivement comme si l'ensemble sous-jacent du système lui était, au moment où il parle, instantanément présent. » Wilhelm von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, traduction de Pierre Causat, Paris, Seuil, 1974, p. 210. [*Man kann die Sprache mit einem ungeheuren Gewebe vergleichen in dem jeder Teil mit dem anderen und all mit dem ganzen in mehr oder weniger deutlich erkennbaren Zusammenhänge stehen. Der Mensch berührt im Sprechen, von welchen Beziehungen man ausgehen mag, immer nur ein abgesonderten Teil des Gewebes, tut dies aber instinkartig immer dergestalt, als wären ihm zugleich alle, mit welchem jener einzelne notwendig in Übereinstimmung stehen muß, in gleichen Augenblick gegenwärtig*] ; *Schriften zur Sprache*, Stuttgart, Reklam, 1995, p. 65.

26. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1978, p. 166.

L'image de la trame de Humboldt révèle que la compréhension d'un mot se situe nécessairement dans celle d'une langue considérée comme un tout ainsi que dans celle de la multitude de règles et de liens qui la définissent. Si par exemple on crée un nouveau verbe français et qu'on le termine par le suffixe *-ait* pour le conjuguer à l'imparfait, tous les locuteurs de cette langue comprendront la signification de cette modification. Ainsi, nous avons pour chaque mot une idée quelconque de sa relation aux autres et de la façon dont tous ces mots doivent être combinés pour qu'un syntagme ait un sens, comme en fait foi par la négative cet exemple d'absurdité popularisé par Chomsky : « D'incolores idées vertes dorment furieusement. » Dans une autre de ses images célèbres, Humboldt compare la prononciation d'un mot au jeu d'une note de musique : celle-ci fait résonner tout l'instrument²⁷.

L'application sans doute la plus remarquable de ce principe en philosophie réside dans l'œuvre tardive de Wittgenstein, dont la réfutation dévastatrice de la théorie dénotative de la signification dite « de saint Augustin » revient constamment à l'interprétation sous-jacente dans laquelle il faut puiser pour parler et comprendre. Là où la théorie classique considère qu'un mot acquiert sa signification en étant utilisé pour nommer un objet ou une idée quelconques – signification ensuite partagée par l'entremise d'une définition –, Wittgenstein souligne l'arrière-plan du langage que présupposent ces gestes banals que sont la dénomination et la désignation²⁸. Nos mots n'ont de signification propre que dans les « jeux du langage » auxquels nous nous livrons avec eux, et ceux-ci trouvent à leur tour leur contexte dans une forme de vie²⁹.

27. Wilhelm von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais; Schriften zur Sprache*, p. 138-139.

28. Voir par exemple Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, p. 140-141.

29. Il existe un lien important entre cet argument holistique et le propos central de Robert Brandom dans *Rendre explicite*, t. II : *Raisonnement, représentation et engagement discursif* (Paris, Cerf, 2011) ainsi que dans d'autres travaux. Brandom rejette l'atomisme de la tradition empiriste, selon lequel on peut d'abord saisir un élément d'information, puis un autre, les lier entre eux et observer leur corrélation, ce qui permettrait de faire des inférences. À ses yeux, ce procédé n'a aucun sens. Comment pourrait-on saisir un élément d'information isolé ? Quelle signi-

Cet holisme de la signification est inextricablement lié au fait que l'animal doué de langage qu'est l'être humain vit aussi dans un contexte plus large qui dépasse l'instant présent : son expérience immédiate s'accompagne inévitablement du sentiment qu'une histoire personnelle et sociale l'a précédée et qu'un avenir la suivra. On peut d'ailleurs affirmer que l'être humain vit non seulement dans un contexte immédiat, mais aussi dans l'immensité du cosmos ou de l'univers qui s'étend dans le temps et dans l'espace autour de son environnement passager. L'étendue et la nature de ce cosmos ont certes été plus supposées, imaginées ou mythologisées que connues pendant la plus grande partie de l'histoire de l'humanité, mais on ne peut échapper à ce contexte plus large.

Cependant, le contexte est aussi social. Nous vivons parmi nos proches, dans un village, un quartier, un pays. Dans ces contextes, nous interagissons avec des gens selon divers rôles et nous nous livrons à diverses activités qui produisent d'autres contextes, divers eux aussi. Toute cette dynamique est saisie par le langage, qu'il s'agisse de celui de la parenté, des différentes fonctions sociales (agent de police, médecin, président), des différentes sphères d'activité (politique, économie, religion, arts), etc. Non seulement ces fonctions, ces sphères et ces relations seraient impossibles sans le langage (je reviendrai sur cette question), mais tout locuteur a nécessairement une idée de leurs relations réciproques : certaines sont distinctes l'une de l'autre, comme le rôle du parent et celui de l'enfant, ou le contexte d'une négociation sérieuse et

fiction pourrait-on conférer à un tel élément ? En fait, quelle signification lui confère-t-on ? L'Ancien dit : « Va, Éclaireur, et vois si un tigre a laissé des traces. » L'Éclaireur revient : « Ancien, j'ai vu des empreintes de pattes dans le sable ! » Il s'agit là d'un élément particulier d'information, mais celui-ci n'a de sens que dans le contexte de notre compréhension générale de la situation, qui inclut la forêt, les tigres, le risque qui en découle d'être mangé, nos efforts collectifs visant à éviter ce danger parmi d'autres, etc. Cet élément d'information est pertinent en ce qu'il autorise une multitude d'inférences, pratiques et factuelles. Parmi les premières pourrait figurer la suivante : « N'allons pas là pour le moment. » Cette save d'ouverture de Brandom dans *Rendre explicite* est absolument fondamentale. Elle détrône la représentation, jusque-là considérée comme la principale composante de la pensée et du langage. Ce sont les inférences qui sont déterminantes.

celui d'un jeu, ou encore le travail et le repos, et ainsi de suite. Apprendre le langage de la société implique d'acquérir une certaine conscience de son fonctionnement, de ses usages, de son histoire et de ses rapports avec ce qui lui est extérieur, soit la nature, le cosmos ou le divin.

Mon principal argument ici ne consiste pas à affirmer que les mots qui correspondent à des fonctions, à des relations, à des sphères ou à des activités permettent à chacune de celles-ci de faire partie de notre monde, mais plutôt à souligner la dimension holistique en vertu de laquelle notre façon de les désigner par le langage les situe les unes par rapport aux autres, que ce soit sous la forme de contrastes, d'alternances ou de recoupements partiels. Les saisir par le langage implique d'en avoir une idée. Cette relationalité peut être plus ou moins explicite sous l'un ou l'autre de ses aspects et être définie plus ou moins clairement, mais une certaine conscience de son existence est toujours présente dans la vie humaine en tant que réalité linguistique³⁰.

C'est en partie ce que Heidegger entendait évoquer par la formule célèbre où il qualifiait le langage de « maison de l'être ». Une maison est un milieu où les choses sont aménagées en fonction de nos choix et de nos actions ; elle comporte des pièces différentes consacrées à des usages différents, destinées à des personnes différentes et utilisées à des moments différents ou encore vouées au stockage de différents types d'objets. Ainsi, la façon dont la langue que nous parlons à un moment déterminé met les choses en relation et en dispose peut être considérée comme une sorte d'aménagement actif. Une telle relation est essentielle au langage³¹.

30. Voir l'intéressante discussion sur le langage et sur la « lexification » dans Robert Pogue Harrison, *Les Morts*, Paris, Le Pommier, 2003, chap. 5.

31. La maîtrise d'une langue implique une conscience liminale de cette constellation ordonnée de distinctions, dont certaines ont déjà été explicitées et d'autres n'ont pas encore été exprimées : espèces animales, types de meubles, maisons/magasins/immeubles de bureaux, intérieur/extérieur (des immeubles), plaine/forêt, etc. Il existe aussi des domaines plus vastes : vivant/inerte, sur terre/dans le ciel, passé/présent/futur, etc. Et le domaine social : parenté/reste de la société, fonctions sociales diverses, etc. Et celui des émotions : apprécier/détester, amour/indifférence, fierté/honte, etc. S'y ajoutent les formes et les combinaisons gram-

Cependant, ce qui donne toute sa force à l'image de la maison, c'est le fait que nous envisageons cette disposition comme une signification humaine parmi d'autres. Notre conscience de la signification des choses dans leurs diverses dimensions est portée par le langage. On peut ressentir un certain malaise face à cette image, car on a développé des usages du langage qui rendent possibles la description et l'explication de choses qui ne sont plus caractérisées au regard de quelque signification humaine : les sciences naturelles postgaliléennes en constituent l'exemple même. En tant que domaine parmi d'autres, elles se situent dans la « maison », mais, en tant que conception du réel, elles nous emmènent au-delà de la « maison » en nous présentant un univers « sans abri », dépourvu de tout aménagement des significations humaines.

Ainsi, en tant qu'êtres humains, nous vivons inévitablement dans un contexte plus large – un contexte social, voire cosmique. Il apparaît évident que seuls des êtres doués de langage peuvent évoluer dans un tel contexte, car le langage est nécessaire pour avoir une idée (si imprécise soit-elle) de ce qui n'affecte pas (et ne peut pas affecter) leur situation immédiate. Mais ce qui importe vraiment, c'est que, en tant qu'êtres linguistiques, nous n'avons d'autre possibilité que de vivre dans un monde plus vaste.

maticales : les choses et leurs propriétés, les objets et leurs processus, les agents et les actions, etc. Mon accès liminal à ces distinctions sous-tend mon aptitude à parler et m'aide à devenir conscient de cette aptitude – de ce que je sais dire et de ce que je ne sais pas (encore) articuler. Je peux vous dire qu'une image représente une tempête en mer tout en ne sachant pas comment décrire les émotions contradictoires qu'elle suscite en moi. Les diverses langues et cultures portent en elles diverses constellations de distinctions ; chacune propose l'ordre qui est le sien, sa façon propre de « loger » l'être, pour reprendre la métaphore de Heidegger. De plus, chacun de ces ordres évolue et se transforme, et une langue actuelle comporte toujours des traces et des rappels du passé. Certains mots ont une connotation archaïque ; certaines formules de civilité dénotent une formalité et une solennité indissociables des temps anciens d'où elles tirent leurs vénérables origines (Votre Majesté, votre honneur, etc.). Voir John Richardson, *Heidegger*, New York, Routledge, 2012, chap. 8.

L'holisme du langage comporte une autre dimension. Tout être doué de conscience linguistique se heurte constamment aux limites de celle-ci. Nous nous savons capables de dire certaines choses sans difficulté. Nous pouvons par exemple répondre d'emblée à certaines questions : « Quand l'as-tu vue la dernière fois ? – Hier. » « De quelle espèce d'arbre s'agit-il ? – C'est un chêne. » Cependant, d'autres questions peuvent être déconcertantes : « Pourquoi as-tu fait ça ? » « Comment te sens-tu ? » « Pourquoi n'aimes-tu pas ce tableau ? » Dans ces circonstances, il arrive qu'une partie du problème réside dans notre propre opacité (souvent fondée) à l'égard de nous-mêmes. Il arrive également que les termes nous manquent, tout simplement. Un citoyen peut être pris au dépourvu si on lui demande à quelle essence appartient l'arbre sous lequel il se trouve.

Conscients de ce que nous savons dire et de ce que nous peinons à dire, nous sommes souvent incités à développer notre capacité d'explicitation. Notre citoyen peut commencer à s'intéresser à la forme des feuilles, aux types d'écorce, etc., et finir par savoir distinguer sans peine un chêne d'un orme. Une personne peut entreprendre un travail d'introspection qui l'amène à changer et à mieux comprendre ses motivations, ses affinités et ses répugnances. Le développement de notre capacité d'explicitation restructurera notre gestalt de façon plutôt minimale si nous apprenons à distinguer les chênes des ormes, mais il la transformera plus profondément si nous apprenons à distinguer les différentes sortes d'amour et ce qu'elles impliquent ainsi qu'à interpréter nos relations, leurs tensions et leurs conflits sous un nouvel angle.

Ce dernier type de transformation est comparable, sur un plan plus abstrait et plus objectif, à l'adoption d'un nouveau mode de recherche scientifique, bref, à un changement de paradigme. Le processus ne se limite pas à l'apprentissage de nouveaux mots, car il comprend l'adoption de nouveaux modèles et la reconnaissance de logiques jusque-là ignorées.

La conscience de soi et la conscience humaine en général peuvent aussi profiter de la découverte de nouveaux modèles ; c'est ce qui fait de la littérature une source de savoir si enrichissante. Dans *Les Chouans*, par exemple, Balzac brosse le portrait d'un avare en relatant une suc-

cession d'événements, de mots et de réactions qui mettent au jour le caractère obsessionnel propre à ce type de personne³².

Humboldt souligne l'importance de cette frontière entre le dicible et ce qui se situe au-delà, de même que notre désir récurrent de repousser celle-ci, d'étendre le champ de notre faculté d'expression. Dans un contexte plus banal, nous sommes souvent forcés de trouver de nouveaux mots pour exprimer ce que nous voulons dire ; c'est ce qui se produit lorsqu'un interlocuteur nous demande : « Je ne comprends pas. Pourriez-vous m'expliquer ça autrement ? » Pour Humboldt, nous sommes cependant poussés à aller plus loin, à ouvrir des champs du discours jugés inexprimables. C'est assurément ce que font les poètes. T. S. Eliot parle d'« un raid dans l'inarticulé³³ » ; Humboldt, lui, postule l'existence d'une « tendance à recombinaison dans le phonétisme les besoins éprouvés par l'âme³⁴ » [*alles, was die Seele empfindet, mit dem Laut zu verknüpfen*]. Je reviendrai dans le chapitre 6 sur cette ambition et sur nos modes d'incursion dans l'indicible.

4

Mais il nous faut d'abord enrichir notre conception de la dimension sémantique. En fait, il serait plus juste de parler d'une dimension *linguistique*, car la sémantique n'est qu'une des nombreuses facettes du langage. Plus haut, il a été question de justesse descriptive, mais le langage est loin de se limiter à la description. Il existe d'autres circonstances dans lesquelles un mot peut être juste. Par exemple, si j'emploie un mot pour expliquer mes sentiments, je me trouve par le fait même à leur

32. Honoré de Balzac, *Les Chouans*, Paris, Gallimard, 1972, p. 240-256.

33. T. S. Eliot, « East Coker », dans « Quatre quatuors », *La Terre vaine et autres poèmes*, Paris, Seuil, 1976, section 5, p. 189.

34. Wilhelm von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, p. 329 ; *Schriften zur Sprache*, p. 146. C'est ce désir qui engendre ce que Merleau-Ponty qualifie de « paroles parlantes » ; voir la note 39.

donner une certaine forme. On ne peut pas réduire cette fonction du langage à la simple description, du moins pas à celle d'un objet indépendant. Il en va de même si, à un vieil ami, je dis quelque chose qui a pour effet de rétablir le contact entre nous, de nous rapprocher de nouveau. La justesse intrinsèque ne concerne pas seulement la correspondance des mots avec des objets ; il faut l'envisager de façon plus large.

On peut en obtenir une description plus générale en revenant à un contraste que j'ai illustré précédemment en expliquant que, pour un rat dressé à parcourir un labyrinthe, la réaction adéquate à un signal consiste à exécuter une tâche donnée. Utilisons le mot *signe* comme terme générique qui s'applique indifféremment aux situations de ce type et aux usages véritables du langage. Nous pouvons dès lors affirmer que l'utilisation de signes se situe à l'extérieur de la dimension linguistique si la bonne réponse se limite à la réussite de quelque tâche définie de façon non linguistique. Si ce critère ne suffit pas à définir un comportement, celui-ci s'inscrit dans la dimension linguistique.

Les rats qui réagissent à un triangle et les oiseaux qui réagissent à la présence d'un prédateur en criant remplissent ce critère ; on peut adéquatement qualifier leur réponse de tâche simple. Si la réponse ne correspond pas à ce critère, elle s'inscrit alors dans la dimension linguistique. Cela peut se produire de deux façons. La tâche peut relever de la justesse intrinsèque ; c'est le cas, par exemple, lorsque nous tentons de décrire correctement une situation. Mais si l'objectif consiste par exemple à exprimer des sentiments ou à rétablir le contact entre deux personnes, la non-conformité de la tâche au critère réside ailleurs. À première vue, de tels objectifs ne semblent pas mettre en jeu la justesse intrinsèque. Toutefois, la façon dont l'utilisation du signe adéquat contribue à leur atteinte, elle, le fait.

Ainsi, quand je choisis le mot juste pour exprimer un sentiment – disons que je reconnais être motivé par l'envie –, celui-ci remplit sa fonction parce qu'il *est* le mot juste. Autrement dit, la justesse du mot *envie* ne s'explique pas simplement par l'effet que produit son utilisation ; il faut plutôt comprendre que ce mot produit cet effet (dans ce cas, une explicitation réussie) du fait de sa qualité de mot juste. Un contre-exemple pourrait éclairer mon propos. Supposons que je me sente tendu et stressé : j'inspire profondément puis expire avec force l'air par

la bouche en émettant un « oumpf ! » tonitruant ; je me sens aussitôt plus calme et plus serein. Il s'agit manifestement du « son juste », qui me permet d'atteindre l'objectif souhaité de retour à l'équilibre. La justesse de « oumpf ! » correspond à l'accomplissement d'une tâche simple. Elle est la même que celle qui s'applique aux cas du rat et de l'oiseau, à la différence qu'elle ne met pas en jeu le comportement d'autres organismes, si bien qu'elle ne semble pas relever de la « communication ». (Mais imaginez que, chaque fois que vous croulez sous la pression, je pousse un « oumpf ! » et que vous retrouviez votre sérénité.) Il en est ainsi parce qu'on peut expliquer la justesse par le calme qu'elle apporte et qu'il est inutile d'expliquer le calme qu'elle apporte par la justesse.

Ce contre-exemple fait ressortir le contraste avec le fait qu'*envie* est un mot qui explicite ou précise mon sentiment. Cette fonction de précision est essentielle à sa qualité de mot juste dans ce contexte, mais sa qualité de mot juste est aussi essentielle à la précision qu'il apporte. Par conséquent, sa justesse ne s'explique pas par le simple fait qu'il a, disons, dissipé la confusion douloureuse dans laquelle je pataugeais. À lui seul, cet enchaînement causal ne justifie pas sa justesse, car on ne sait pas s'il apporte ou non une précision si on ignore qu'il s'agit du mot juste. Dans le cas de « oumpf ! », en revanche, la justesse a pour seul critère l'atteinte du résultat escompté, l'effet brut. C'est pourquoi on ne saurait normalement considérer une telle interjection comme porteuse de signification.

On peut donner une explication semblable à un cas hypothétique où j'aurais rétabli les ponts avec un ami en lui disant : « Je suis désolé. » C'était « la bonne chose à dire », car nous avons renoué. Mais c'est en raison de leur signification que ces mots se sont avérés efficaces. La justesse intrinsèque entre en ligne de compte ici, car la signification des mots ne découle pas de leurs effets. Imaginons que je provoque volontairement une forte explosion dans le quartier ; alarmé, mon ancien ami passe outre à nos vieilles querelles et accepte ma présence en se réfugiant chez moi. Dans une perspective purement stratégique, provoquer l'explosion était « la bonne chose à faire », mais elle ne « signifie » rien du tout.

Cet exposé nous rapproche d'une définition de la dimension linguistique sous l'angle de l'(im)possibilité d'une conception réductrice

de la justesse. Si on conçoit la justesse d'un signe quelconque en fonction d'une tâche simple, on réduit celle-ci à son efficacité dans l'atteinte de quelque finalité non linguistique. Un signe s'inscrit dans la dimension linguistique s'il ne peut pas faire l'objet d'une telle réduction, si le type de justesse en jeu ne correspond pas à ce critère. C'est pourquoi l'idée d'une nouvelle « dimension » m'apparaît si pertinente. Il arrive que la justesse corresponde à une description adéquate ; en de tels cas, on peut parler d'une dimension « sémantique ». Toutefois, la justesse linguistique comporte trop de facettes pour être saisie par la seule sémantique.

En passant de l'agir non linguistique à l'agir linguistique, on entre dans un monde où se pose un nouveau type d'enjeu : l'usage adéquat, mais irréductible à la justesse opératoire, des signes. Le monde de l'agent comporte un nouvel axe sur lequel réagir ; on ne peut plus interpréter son comportement comme une simple poursuite utilitaire de finalités. Il répond désormais à un nouvel ensemble de demandes, d'où l'image d'une nouvelle dimension³⁵.

Cette dimension, nous l'avons vu, échappe à Condillac. Une des causes de sa cécité réside sans doute dans le point de départ de son récit de l'origine du langage. Celui-ci commence avec les « signes naturels », tels les cris de douleur ou de détresse, dont l'utilisation adéquate en situation de communication ne peut être analysée que selon le modèle de la tâche simple. Le langage serait apparu quand les gens ont appris à utiliser de façon contrôlée le lien déjà établi par le signe naturel (entre le cri et la source de danger, par exemple). Ainsi serait né le « signe d'institution », un élément du langage à proprement parler. Comme nous l'avons vu plus haut, Herder ne peut pas accepter que la transition du prélangage vers le langage ait simplement consisté en une prise de contrôle d'un processus préexistant. Cette thèse omet la nécessité d'une nouvelle dimension, le fait que l'agent se situe sur un nouveau plan.

35. D'où également mon recours à l'adjectif *intrinsèque*. Il s'agit d'un mot dangereux, qui suscite souvent des réactions irréfléchies de la part des pragmatistes, des antiréalistes et d'autres idéalistes du même acabit. Je ne l'utilise ici que comme antonyme de « capable d'explication réductrice ».

Ainsi, dans le passage où il qualifie le raisonnement de Condillac de circulaire, Herder désigne cette nouvelle dimension du nom de « réflexion ».

Dans ma reconstitution du raisonnement de Herder, je définis la « réflexion » de la même façon que la dimension sémantique (et plus globalement linguistique). Le poète et philosophe a le mérite d'en avoir fait un élément déterminant de toute définition du langage. De plus, il reconnaît à cette dimension de multiples facettes, ce qui correspond à la définition large de la justesse abordée précédemment. Celle-ci n'est pas seulement affaire de description ; Herder constate aussi qu'elle transforme nécessairement tous les aspects de la vie de l'agent et qu'elle est le foyer de nouvelles émotions. Les êtres doués de langage sont capables d'émotions qui sont le reflet de la conscience plus riche qu'ils ont de leur monde : à la colère s'ajoute l'indignation ; au désir s'ajoutent l'amour et l'admiration. Chez l'être humain, la réponse émotionnelle est indissociable d'une certaine caractérisation de la situation qui la déclenche. Mais les êtres doués de langage peuvent aussi être sensibles à des distinctions qui échappent aux animaux qui ne le sont pas, dont celles, très importantes, qui impliquent des valeurs morales ou autres. Ces animaux manifestent leur désir ou leur aversion pour un objet en s'y précipitant ou en l'évitant. Seuls les êtres de langage savent considérer une chose comme *digne* d'être désirée ou dédaignée, car une telle attribution soulève une question de justesse intrinsèque. Elle implique de caractériser la chose sans la réduire à sa qualité d'objet de désir ou d'aversion et de reconnaître la nécessité de la considérer d'une certaine façon. Ainsi, un animal non humain peut ressentir de la colère, mais l'indignation, elle, requiert de l'agent qu'il sache reconnaître que l'objet de sa colère a fait quelque chose de mal ou de déraisonnable. Quand on admire une personne, on est impressionné non seulement par elle, mais aussi par ses vertus exceptionnelles ou par ses réalisations remarquables.

Être dans la dimension linguistique rend possibles à la fois une perception spécifique des choses qui nous entourent et une conscience plus raffinée des significations humaines, donc une gamme d'émotions plus complexe. Et dans ce domaine, qui n'est pas celui des objets purement externes, une conscience plus claire ou transformée des significa-

tions se traduit par une clarification ou par une transformation des émotions. Pour reprendre un des exemples précédents, c'est ce qui explique pourquoi mes sentiments changent quand je me rends compte que je suis motivé par l'envie.

La dimension linguistique a aussi permis aux agents humains de vivre de nouveaux types de relations, de créer de nouvelles bases sur lesquelles fonder leurs rapports mutuels, qu'il s'agisse de l'intimité ou de la distance, voire de la hiérarchie ou de l'égalité. Les groupes de grands singes comptent certes (ce que nous appelons) un « mâle dominant », mais seuls les êtres de langage savent distinguer le chef du roi, le président du général, etc. Les animaux s'accouplent et ont une progéniture, mais seuls les êtres de langage se reconnaissent une parenté. Et il va sans dire que la façon dont nous concevons nos positions et nos relations, à l'instar de notre vocabulaire relatif aux émotions, est intimement liée à notre vision des valeurs, morales ou autres.

Ces propos nous ramènent à la thèse centrale que j'entends formuler à partir des idées de Herder, thèse d'où découle le qualificatif *constitutive*. Nous avons vu que l'appartenance à la dimension linguistique est essentielle à l'existence de tout être doué de langage au sens plein du terme. Aucune langue n'est possible sans dimension linguistique de justesse irréductible. La thèse fondamentale de Herder inverse aussi cette relation : aucune dimension linguistique n'est possible sans langage. Cette conséquence de mon raisonnement pourrait sembler futile : si on définit la dimension linguistique comme la sensibilité à certains enjeux relatifs à l'usage (intrinsèquement) juste de *signes*, celle-ci implique tautologiquement l'existence du langage.

L'argument que je cherche à développer ici va bien au-delà de cette tautologie. Je soutiens que notre sensibilité aux enjeux relatifs à la justesse découle de notre aptitude à les exprimer et va de pair avec celle-ci. Cette sensibilité s'exprime non seulement dans certaines réponses, dont font partie les divers usages des mots et du discours articulé, mais aussi, comme nous le verrons plus en détail, dans les gestes, les mimiques, la mise en forme des images et des symboles, etc. Cette gamme d'activités qu'on peut qualifier d'expressives n'a pas pour unique fonction de communiquer cette sensibilité à autrui. L'expression sert tout autant et tout

aussi primordialement à concrétiser celle-ci en nous-mêmes. Cet aspect se trouve au cœur de la notion d'« expressivisme » chère à Herder.

Herder introduit ainsi un thème que Merleau-Ponty développera par la suite. Dans le chapitre sur le langage de *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty s'intéresse au mystère apparent de l'opération d'expression et de la création de significations. On voit ce qui se produit avec les gestes. Un nouveau geste ou une nouvelle façon de bouger et d'agir dans notre environnement immédiat peut exprimer et ainsi révéler la possibilité d'une nouvelle manière d'être, de même que conférer de nouvelles significations aux choses qui nous entourent. Imaginons une personne dont la posture, le regard et la réaction expriment une sensibilité fine à la beauté d'un paysage, d'un parterre de fleurs ou d'un immeuble. Ce faisant, elle peut nous initier à la possibilité humaine que représente cette forme de sensibilité. Imaginons en revanche un homme dont l'attitude exprime un intérêt franc et sans détour pour ce qui le concerne directement ; il peut aussi nous initier à la possibilité que constitue son attitude.

Nous constatons ici que de nouveaux gestes peuvent, en mettant en œuvre de nouvelles façons d'être, exprimer et rendre visibles les nouvelles significations que des réalités données peuvent avoir pour nous. Chacune de ces innovations a pour condition la connaissance préalable, tant de la part de l'innovateur que de celle de ses interlocuteurs, d'un certain « vocabulaire » de gestes et de significations qui constitue l'arrière-plan d'où émergent les nouvelles significations.

Pour Merleau-Ponty, l'invention langagière est du même ordre que ce type d'invention gestuelle, avec laquelle elle s'inscrit fondamentalement en continuité. Une expression inédite révèle une nouvelle façon d'habiter le monde et les nouvelles significations auxquelles celle-ci correspond. La métaphore « le ciel est mort³⁶ » de Mallarmé, par exemple, confère une nouvelle signification à notre monde et au désespoir qu'il inspire. « La parole est un geste et sa signification est un

36. Stéphane Mallarmé, « L'Azur », dans *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1998, p. 14-15.

Table des matières

Avant-propos	9
--------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LA DIMENSION CONSTITUTIVE DU LANGAGE

CHAPITRE 1

Les conceptions dénotative et constitutive du langage	13
---	----

CHAPITRE 2

L'évolution du langage	75
------------------------	----

CHAPITRE 3

Au-delà de l'encodage de l'information	117
--	-----

DEUXIÈME PARTIE

DU DESCRIPTIF AU CONSTITUTIF

CHAPITRE 4

La théorie Hobbes-Locke-Condillac	143
-----------------------------------	-----

CHAPITRE 5	
La dimension figurée du langage	177
CHAPITRE 6	
Constitution 1. Expliciter le sens	241
CHAPITRE 7	
Constitution 2. La force créatrice du discours	353
TROISIÈME PARTIE	
AUTRES APPLICATIONS	
CHAPITRE 8	
Quand la signification naît du récit	387
CHAPITRE 9	
L'hypothèse Sapir-Whorf	425
CHAPITRE 10	
Conclusion. La portée de la compétence linguistique humaine	441
Index	459

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de la *Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés*, pour nos activités de traduction.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada pour son soutien financier à notre programme de publication ainsi que son aide à la traduction et reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada.

Canada 

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Québec 

Illustration de la couverture : Guido Molinari, Sans titre, 2003, acrylique sur toile.
Collection de la Fondation Guido Molinari. Crédit photo : Guy L'Heureux.

Imprimé sur du papier Rolland Enviro
100 % postconsommation, fabriqué avec un procédé sans chlore
et à partir d'énergie biogaz, certifié FSC, Rainforest Alliance
et Garant des forêts intactes.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 2019
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À MONTMAGNY (QUÉBEC).

L'ANIMAL LANGUAGE

La compétence linguistique humaine

Charles Taylor

Avec cette somme sur la nature du langage, Charles Taylor offre à ses lecteurs le livre qui était présent en arrière-plan de ses travaux précédents, notamment *Les Sources du moi* et *L'Âge séculier*. En s'appuyant sur quatre décennies de réflexions et de recherches, il démontre comment, grâce au langage, l'être humain se découvre et se révèle au monde et aux autres.

Au cours de sa longue histoire, la philosophie occidentale s'est divisée en deux camps à propos de la nature du langage. Pour les rationalistes et les empiristes — Hobbes, Locke et Condillac —, le langage est un mode de traitement de l'information qui permet aux humains de s'orienter dans le monde. Ces théories permettent certes d'expliquer comment nous arrivons à emmagasiner un nombre impressionnant de connaissances, mais leur intellectualisme repousse à la marge le potentiel d'inventivité du langage.

À l'inverse, les théories «constitutives» du langage insistent sur les représentations artistiques, les gestes, les intonations de la voix, les métaphores, bref, toutes les manifestations de l'être humain qui débordent le cadre restreint du traitement de l'information. Aussi le langage est-il constitutif du fait qu'il s'acquiert et se développe en commun. Inspiré par les romantiques, à commencer par Herder, Charles Taylor voit dans le langage une conscience collective du monde possédant une rationalité et un mode d'être qui lui sont propres. En cela, il se montre fidèle à l'ensemble de son œuvre philosophique qui, quel que soit le sujet abordé, situe l'être humain dans un contexte historique et culturel d'où émerge la question du sens.

Charles Taylor est un philosophe de renommée internationale. Ses écrits, traduits en vingt langues, portent sur un éventail de sujets, notamment l'intelligence artificielle, le langage, la moralité et le multiculturalisme. Au Boréal, il a publié *Les Sources du moi* (1998) et *L'Âge séculier* (2011).